

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE:

BUREAU

DU JOURNAL,
Rue Perez Castellanos 162.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on adressera les lettres et avis à M. J. H. REYNAUD propriétaire gérant.

PRIX

DE L'ABONNEMENT
2 PATACONS par mois.

HONNEUR ET PATRIE !

MONTEVIDEO.

10 JUILLET 1849.

Nous avons déjà signalé à nos lecteurs, à une autre époque, la mauvaise foi du correspondant du *Journal do Commercio* de Rio de Janeiro, en tant qu'il s'agit de la liberté et de l'affranchissement des peuples; les principes absolutistes de cet écrivain le font tomber souvent dans des erreurs qui sont trop grossières pour n'être par volontaires. Le numéro du 22 juin, qui contient cette correspondance, nous en donne de nouveaux exemples, qu'il nous a paru curieux de relever, après les nouvelles de Rome que nous avons publiées dans notre dernier numéro :

« Les nouvelles de Rome, dit-il, vont jusqu'au 28 avril, mais elles ne sont pas officielles. Celles que je trouve dans une lettre qui m'a été communiquée par un des employés de la chancellerie du Nonce Apostolique sont les suivantes.... Le préfet de Civita-Veccchia se voyant dans l'impossibilité de résister, se contenta d'adresser une protestation au général Oudinot qui n'en fit pas cas et marcha immédiatement sur Rome à la tête d'une cohorte de 6,000 hommes. Il marchait à marche forcée, pour que les triumvirs n'eussent pas le temps d'organiser les moyens de résistance dont ils pouvaient disposer; mais avant son arrivée la population s'était déjà soulevée à Rome, les triumvirs avaient pris la fuite, le gouvernement pontifical avait été proclamé; et une députation avait été envoyée à Pie IX pour le prier de revenir.

« Avant de fuir, les triumvirs avaient volé tout ce qu'ils avaient pu. Le tableau de la transfiguration de Raphaël.... le fameux Apollon du Belvédère.... avaient été vendus par Mazzini. Le ministre des finances avait fui pour Londres avec la collection des médailles du Vatican, et un grand nombre de manuscrits précieux.....

.... Une autre personne; qui vient de recevoir aussi une lettre de Rome, m'affirme que Mazzini n'a pas réussi à se sauver, mais que le peuple s'est jeté sur lui, s'en est emparé, et qu'il a été renfermé au château Saint-Ange..... »

On voit après cela avec quel injuste empressement le correspondant reçoit les nouvelles défavorables aux partis populaires, et la légereté avec laquelle il accueille les plus terribles accusations contre eux. Toutes ces nouvelles, forgées à Paris même par les parties intéressées, et démenties ensuite par les faits, indiquent assez qu'elles sont l'effet d'une réaction que certaines gens essaient de produire en France, comme en Italie et en Allemagne. Ces accusations de vol étaient au moins prématurées, si les triumvirs, au lieu de fuir, ont organisé la résistance dans Rome, comme l'indiquent les dernières nouvelles; ces accusations sont donc fausses, ce sont alors d'infâmes calomnies. On accuse, avec raison souvent, l'inconséquence et l'exaspération populaires, mais la réaction est aussi bien coupable, car pour arriver elle ne recule devant aucun moyen; pour nous, c'est toujours de la révolution: la première, celle du peuple, se fait au grand jour, sur la place publique; la seconde, celle des réactionnaires, se fait dans l'ombre, et s'attaque perfidement à l'honneur, à la probité de ses adversaires. Il y a quelque chose de pire qu'une révolution, disait un politique profond, c'est une contre-révolution. Et malheureusement c'est toujours là où mène l'aveuglement et les passions des partis.

Pourachever de faire connaître l'opinion du correspondant du *Jornal do Commercio*, il nous suffira de rapporter ici les éloges qu'il donne au plus cruel des rois de l'Europe, au roi de Naples qui dans un jour de colère souffla la reine devant toute la cour, et comme Charles IX tira lui-même sur son peuple.— « De tous les souverains qui, en Europe, se sont vus avec une révolution sur les bras, le roi de Naples est justement le seul jusqu'à présent qui, en luttant à la fois contre les ennemis intérieurs et extérieurs, ait su sortir avec honneur de tout les difficultés que l'esprit révolutionnaire lui suscite. »

Nous avons annoncé dans un de nos derniers numéros la nomination de M. le lieutenant de vaisseau Fournier, au grade de capitaine de frégate. Nos lecteurs voudront bien se rappeler que ce même M. Fournier, commandait dans le Rio de la Plata, le brick canonnière l'*Alsacienne*, qu'il s'est toujours fait remarquer, par son courage, son patriotisme, et surtout par son dévouement à la cause sacrée que nous défendons tous. Le Régiment des Chasseurs Basques, n'a point oublié, qu'après de la prise de Paysandú, il a trouvé aide, secours et protection auprès du brave officier que le ministère de la marine vient de récompenser comme il le mérite. C'est avec bonheur que nous enregistrons ce fait, qui prouve que la France n'est jamais ingrate envers ceux qui la servent bravement et loyalement. Nous souhaitons que ces lignes parviennent à M. le commandant Fournier, pour lui prouver au moins, que la population française de Montevideo, sait apprécier le vrai mérite, et que sa reconnaissance, suivra partout, ceux qui comme lui, se sont dévoués à sa cause.....

Monsieur l'Editeur du *Patriote Français*.

Les colonnes du *Patriote Français*, ayant été jusqu'ici ouvertes aux réclamations qui peuvent justifier son titre, j'ai pensé qu'au contraire à la rédaction que vous ne refuseriez pas d'insérer l'article suivant.

J'ai l'honneur d'être, etc. etc.

L. F....

A propos de l'échec essuyé à Rome par le général Oudinot, quelques individus qui sont nés en Italie, se rejouissent hier et paraissent vouloir sa gonflement de ce qu'ils appellent le triomphe des romains. L'expérience nous a démontré que si il y a de mauvais français, il doit y avoir aussi de méchants italiens. Les bons italiens, les véritables patriotes, ceux qui concourent avec nous à la défense de l'indépendance orientale, ne se rejouiront pas, j'en suis certain, d'une défaite plus déplorable pour les vainqueurs que pour les vaincus. Ce ce sera pas la première fois que la France aura pris sa revanche d'un échec insignifiant, par une victoire éclatante. Aussi n'est-ce pas là ce qui nous préoccupe en écrivant ces lignes. Nous voulons seulement constater que ceux qui prétendent nous humilier, en citant avec emphase le triomphe obtenu par 40,000 combattants contre 3,000 hommes, sont de mauvais citoyens, et méconnaissent le lien fraternel qui unit ici les français aux italiens.

Nous nous sommes affligés, avec les véritables patriotes italiens, à la nouvelle de la désastreuse bataille de Novarre. Nous avons été indignés à la lecture de l'ignoble diatribe remplie de mensonges et d'insolences, par laquelle le Radetzki a répondu au manifeste publié par le gouvernement sard. Parce que, nos sentiments républicains ne sauraient nous rendre indifférents au spectacle héroïque d'un prince qui se met courageusement à la tête d'un mouvement national, s'identifie avec lui, et se montre prêt à sacrifier sa vie pour le triomphe de cette indépendance qui est pour une nation, ce qu'est pour chaque homme son individualité.

Nous avons partagé la douleur de nos frères d'armes de la légion italienne, en voyant ce Radetzki insolter Charles Albert qui dans ces derniers événements s'est montré si noble, si dévoué, parce que nous comprenions cette douleur que doivent ressentir des coeurs généreux animés de l'amour de la patrie, à l'aspect de l'envahissement du pays par un soldat grossier et barbare, qui dans son insolente diatribe n'a su montrer que les sentiments et l'âme d'un valet, incapable de rien comprendre à l'indépendance, à la noblesse d'un peuple qui veut recouvrer sa liberté.

Il ne nous appartient pas de juger à trois mille lieues la politique qu'a dû adopter la république française à l'égard de la république romaine, de cette nationalité naguère si imposante dans son ensemble, si fière de sa civilisation florissante, et aujourd'hui tombée de la glorieuse hauteur à laquelle elle s'était élevée, par son humanité; mais nous dirons, à ceux là qui se rejouissent d'une échauffourée bien légère, et sans doute glorieusement réparée à l'heure qu'il est, nous dirons à ceux là qui ont crié avec enthousiasme *viva Pio IX* qu'ils sont au moins inconscients,

en témoignant une si grande joie de la défaite de deux ou trois mille hommes dont le chef comptait sans doute, plus sur les sentiments raisonnables des romains, que sur la force de ses armes, pour remplacer sur le trône pontifical le chef spirituel de la chrétienté, expulsé par quelques factieux, de la ville éternelle où depuis dix huit siècles la piété des peuples avait établi ce pouvoir vénéré. Nous leur dirons encore, que ce sont des mauvais patriotes car ils se sont rejouis, d'un événement, qui ne sera reflété aucune gloire sur l'Italie et qui lui coutera peut-être, son indépendance naissante et sa vieille nationalité.

Nous sommes bien éloignés de désirer que cette éventualité se réalise, et nous joindrons nos vœux à ceux de nos camarades de la légion italienne, pour que Dieu protège les armes et les droits de l'Italie; mais aussi nous sommes trop français, pour rester indifférents à des manifestations dictées par un étroit esprit d'égoisme et d'animosité inqualifiables.

Honneur donc aux italiens éclairés qui à côté de leur roi, se battaient à Novarre un contre dix, pour l'indépendance de leur pays! honte à ceux qui se rejouissent d'un succès obtenu par vingt contre un!

L. F....

— Les détails de la défaite du général Oudinot ne nous étant encore parvenus que par le journal *El Clamor Publico* de Madrid, feuille sur la foi de laquelle, eu égard à sa couleur politique, nous ne devons pas beaucoup compter; nous nous associons de tout cœur, aux idées exprimées dans l'article précédent, espérant que l'échec rapporté par l'armée française aura été bien moins désastreux qu'on ne l'a dit; et nous en réservant, pour nous prononcer, aux premiers journaux qui nous arriveront de France.

TROIS PETITES LETTRES.

Il faut faire aux méchants, guerre continue.

(Lafontaine.)

II.

Dans la feuille du 14 janvier, la *Presse* publie une lettre de Montevideo, aux allégations de laquelle, il a été répondue par M. John Lelong. A ce sujet elle prétend.

« Qu'on a fait une question française de ce qui n'est, et n'a jamais été qu'une question d'usuriers, de spéculateurs, de proscrits et d'aventuriers sans autre ressource que la guerre civile. »

M. de Girardin depuis 4 ou 5 ans a traité dans son journal avec un talent remarquable, mais aussi, il est vrai, avec une énergie haineuse, des questions économiques et financières, par rapport au commerce et à l'industrie; sa doctrine est pratique, ses moyens lucides. Nous lui demanderons, comment il entend faire concilier ses principes avec les lignes qui précèdent, et si c'est en déconsidérant autant les hommes qui sont à l'étranger comme les canaux de notre commerce, qu'il prétend le faire prospérer; si c'est en sacrifiant avec autant de légereté les intérêts de nos commerçants, qu'il entend multiplier les relations à l'extérieur dont notre commerce a tant besoin? Nous comprendrions tout au plus cette polémique impitoyable de la part de l'Angleterre; ce serait de bonne guerre au moins; en attendant, elle n'y perd rien, lord Palmerston laisse faire, et M. de Girardin le sera à merveille.

On n'en finirait pas avec M. de Girardin, si l'on voulait relever toutes ses erreurs ou ses calomnies, car il faudrait s'en prendre à chaque mot. Ainsi nous voudrions bien savoir, ou sont, et comment s'appellent les *Frangais Proscrits* résidents à Montevideo. Voilà Montevideo converti en *Botany Bay* français, de par M. de Girardin! A force de copier sans scrupule, les épithètes qui nous sont adressées par les journaux de Rosas, la *Presse* se fait l'écho des sottises les plus grosses et les plus absurdes. Il est dommage que le mot peu flatteur de *Gringos*, n'ait pas d'équivalent en français, car la *Presse* nous en aurait probablement déjà qualifié. Un jour elle nous traitera sans doute aussi de *Sauvages Unitaires*. Elle devrait pourtant savoir que toutes ces injures sont débitées par les écrivains de Rosas en haine seule des étrangers qui viennent s'établir et faire du commerce sur leur terre.

et que c'est, grâce à quelques honnêtes aventuriers, que le désir de se créer plus promptement un avenir en travaillant conduit à l'étranger, que c'est grâce à eux que notre commerce voit augmenter ses débouchés. Au lieu de jeter le blâme et le mépris, sur l'honnête population française de ces pays, il devrait la remercier, car c'est à son immense accroissement que notre commerce doit la prospérité dont il jouit en 1840, 41 et 42. Les Grecs avaient aussi dans tous les pays de colonies qui ne leur coûtaient rien, mais loin de les mépriser et de les abandonner, ils les favorisaient et les protégeaient.

Quant aux *Usuriers* et aux *Spéculateurs*, il y en a partout, il s'en est bien trouvé à Saint-Béain, à une époque que M. de Girardin se rappellera mieux que nous, il s'en est bien trouvé en France, depuis la révolution de février, et des plus rapaces, car malgré les besoins de l'Etat et de la société, nous n'avons vu personne abandonner au trésor les intérêts de ses capitaux ni proposer une mesure qui en pesant sur les riches allégeat un peu le travailleur. Il est certain qu'à Montevideo, comme partout, dès qu'il y a une fourniture à faire, il se présente des spéculateurs pour l'entreprendre. Ne se trouve-t-il pas aussi des gens qui affirment les annonces de la *Presse*, ne s'est-il pas trouvé un journal qui n'a pas craint de vendre sa polémique extérieure à tant la ligne?.... Pourquoi donc faire un crime à des commerçants de faire du commerce, à des capitalistes de faire valoir leurs capitaux?— Ils ne sont pas venus d'Europe ici pour autre chose; c'est leur métier.

Ce que nous pouvons assurer à la *Presse*, c'est que les *Usuriers* et les *Spéculateurs* de Montevideo, n'ont encore rien eu à voir dans les fournitures faites ici depuis six ans à notre escadre; car à part le pain et la viande, tout le reste est exclusivement fourni par des étrangers. Quelques gens, il est vrai, se sont formalisés de cette préférence, par la seule raison, M. de Girardin, qu'avec nos escadres, il y a gros à gagner; vous le savez la fortune créée bien des envieux; mais nous qui avons en grande vénération nos consuls, nos amiraux, nos commissaires, etc., loin de leur en vouloir de ce procédé peu national, nous avons pensé que ces fournitures n'avaient jamais été mises en adjudication dans le seul but d'éviter des rivalités fâcheuses entre compatriotes, et sans doute aussi avec le dessein d'éloigner cette gent des *Usuriers* et des *Spéculateurs* qu'une longue expérience vous a appris à mépriser si profondément; les méchantes langues, (il y en a partout) prétendent que si l'on n'a jamais appelé la concurrence pour ces fournitures, et surtout si l'on ne s'est pas adressé à l'une des 50 ou 60 maisons françaises capables de les faire, c'est pour éviter l'indiscrétion et la loquacité françaises..... Vous le savez; on ne peut pas empêcher le monde de parler.

L'audace de M. Girardin égale sa naïveté. En transcrivant dans sa feuille du 14 janvier la lettre dont nous avons parlé, il s'excuse de ne pas publier le nom de son auteur, dans la crainte (dit-il,) « d'exposer sa famille honorable à d'odignes tracasseries. » Il a sans doute voulu expliquer le compliment qu'il s'est fait donner ensuite par l'auteur de la lettre qui le dit être « du très petit nombre « des publicistes qui parlent de nos affaires sans violence et avec connaissance des faits, des hommes et du « pays. »

Pour justifier ce compliment, il dit un mensonge, il calomnie la population de Montevideo. Il est vrai que l'auteur de la lettre dit aussi de son côté, « que la ville « est exposée d'un moment à l'autre au pillage des aventuriers qui se trouvent au milieu d'elle les armes à la « main..... »

Nous comprenons qu'on puisse dire des injures, attaquer la réputation des hommes, dans ce qu'ils ont de plus cher, calomnier outrager..... Il en reste toujours que que chose, a dit Bazille, et puis le candide lecteur peut quelquefois se dire à part soi: c'est un peu fort; mais il n'y a pas de fumée sans feu..... Nous comprenons cela parce que nous savons jusqu'où va la méchanceté, mais mentir à la face du ciel et des hommes! Dire éfrontément une chose qu'on sait être notoirement fausse! avancer aujourd'hui un fait qu'on sait devoir être démenti demain. Et tout cela quand le théâtre des événements est à 3,000 lieues de distance..... Ce n'est pas de la méchanceté, ce n'est pas de la calomnie, ce n'est pas de la lâcheté.... c'est de tout cela à la fois.

Nous le demanderons à tout homme sensé et sans passion: Dans qu'elle ville de l'Europe eut-on supporté un siège de six ans, au milieu des attaques continues de l'ennemi et des privations de tout genre, sans qu'on eut à déplorer aucune violence, aucun excès, aucun débordement?—Une pareille modération, nous répondra-t-on, est sans exemple dans l'histoire.— Eh bien! la population de Montevideo, calomniée par M. de Girardin, a donné cet exemple au monde civilisé! Il est impossible à nos

ennemis de citer un seul fait de violence ou d'agression dans Montevideo pendant ces six années de misère et de déceptions.—Quelles sont les personnes qu'on ait seulement tracassé pour leur opinion politique!—aucune, et la *Presse*, avec qui plusieurs d'entre eux correspondent, sait aussi bien que nous, que les ennemis les plus opiniâtres de Montevideo, circulent librement, vont au camp ennemi, et vaquent à leurs affaires, sans la moindre contrariété. Ce qu'elle ignore peut être, c'est que tout le monde les connaît, et que personne ne les a jamais attaqués ni insultés.—Quelles sont enfin, les maisons ou même les personnes qu'on ait pillées ou volées? aucune! Il y a proportionnellement eu ici moins d'attaques contre la propriété et l'ordre public que dans aucune ville de l'Europe. Les établissements des personnes que nous voulons de désigner sont debout, intacts, et resteront respectés; leurs caisses sont pleines, et il n'y a pas de crainte qu'on aille les forcer. Si ces personnes avaient au moins la conscience des tems que nous traversons, elles s'empresseraient de rendre publiquement hommage à l'honnêteté et à la modération d'une population, aux malheurs de laquelle toute âme élevée ne peut que compatir.

La population de Montevideo est pure de toute bassesse et de toute violence, et pourtant, elle sait qui correspond avec M. de Girardin, elle connaît ceux qui donnent au Cerrito des notes et des renseignements; elle sait que l'abandon du blocus du Buceo n'a profité pendant long-temps qu'à une seule maison et qu'il ne profite encore qu'à deux ou trois; qu'à cet odieux monopole, favorisé par notre escadre, est due la profonde misère—qui nous dévore depuis six mois; elle sait qu'il n'y a que mépris ou dédain pour elle; en un mot, la population connaît ceux qui lui sont hostiles, ceux qui ont occasionné tous ses malheurs, ceux qui ont voulu déjà la sacrifier, ceux qui sont prêts à la vendre: et jamais sa modération, sa prudence ne l'ont abandonnée un seul jour, un seul instant.

Tels sont les hommes que M. de Girardin appelle des «—aventuriers!.....

Mais nous répondra-t-il, en admettant ce que vous dites, reste encore la seconde proposition que j'ai formulée:—ces gens là vivent de la guerre civile!....

Ah! Monsieur, dites donc plutôt qu'on les empêche de mourir de faim!—En parlant des rations vous laissez croire à vos lecteurs qu'il s'agit des rations comme celles qui sont délivrées en France à l'armée, et qu'en sus de cela les hommes sont habillés. Sachez d'abord qu'ils sont de service un jour sur trois, et que peu de jours se passent sans perte de vie: qu'ils sont vêtus de la pitoyable façon que vos amis le voient tous les jours, à la garde descendante, et que les rations se composent comme suit:

12 onces de pain.
7 dito de légumes secs.
½ dito de graisse de vache.
1 morceau de bois de 15 pouces de long sur 3 de diamètre.
½ litre de vin de Côte ou Marseille.

Telle est aussi à peu de chose près la composition des rations distribuées par le Consulat à 400 français nécessiteux. Elles contiennent, chacune 65 réis ou 36 centimes de France! Ajoutez à cela que les légionnaires ne reçoivent pas la moindre solde, que les rations ne sont pas toujours d'excellente qualité, bien heureux quand elles ne manquent pas, et dites-nous si les troupes se contenteraient en France d'un pareil régime? Le brouet noir des Spartiates valait encore mieux, car au moins il ne leur était pas distribué avec cette parcimonie. Ce n'est donc pas l'appât du gain qui retient sous les armes tous ces hommes habitués à gagner ici en travaillant de 8 à 15 francs par jour! Il faut en chercher la raison ailleurs et plus haut.

Malgré tant de misères et de privations, personne n'a jamais pensé ni ne pense à exercer aucune vengeance, personne n'y a pensé que M. de Girardin, ce démon familier de toutes les mauvaises passions, et personne n'y pensera jamais, nous le garantissons, parce qu'il y a dans l'âme de ces braves gens un fonds de modération et d'honnêteté qui ne se trouve pas chez leurs ennemis: ils ont résisté et ils résisteront encore, parce qu'on les a menacés dans leurs personnes et dans leurs biens, parce que la France est là qui les soutient, mais ils ne se vengeront jamais, parce qu'ils veulent conserver sauf leur honneur et leur vertu. C'est en se conduisant de la sorte que, fussent-ils vaincus, ils se feront encore respecter comme ils ont su se faire craindre.

Ce ne sont pas nos ennemis qui ont à craindre de nous, leur audace et leur insolence le disent assez: mais nous qui avons tout à craindre d'eux: le poignard qui a frappé les VARANGOT et les VARELA, est toujours suspendu sur nos têtes, nous savons par expérience ce que valent les garanties diplomatiques, et jusqu'à quel point nous pou-

vons compter sur la religieuse exécution des traités de la part d'hommes comme Rosas.

La *Presse* parle avec emphase de la manifestation signée à la Colonia après la prise de la ville par les troupes d'Oribe, comme si les habitants, conquis par surprise avaient pu se refuser de la signer. Nous n'en rendons pas moins justice à la conduite tenue à cette occasion par le commandant Moreno, il s'est montré soldat et homme de cœur: mais nous apprendrons à la *Presse* que le commandant Moreno a été bientôt rappelé par Oribe et que le système a changé; aussi la plupart des français de la Colonia sont revenus ici, et les registres du Consulat peuvent dire encore, combien d'entre eux ont été secourus dans cette circonstance. Au reste, en pareil cas, on a toujours vu les vaincus rendre hommage aux vainqueurs: il n'y a pas moyen de faire autrement.

(La troisième petite lettre au prochain numéro)

Les mémorables discours qui ont été prononcés à l'Assemblée Nationale Constituante, sur les affaires de la Plata, ont justement ému, la population française de Montevideo. En effet, jamais la France ne s'était aussi solennellement prononcée en faveur de la question, par l'organe de ses députés. Nous savons aujourd'hui, qu'abandonner Montevideo, serait une lâcheté qu'elle a juré de ne pas commettre, déclarant que son honneur et ses intérêts y étaient trop étroitement liés. Le subside sera donc continué tant qu'on le jugera nécessaire, et une expédition imposante sera envoyée le plus tôt possible sur ces rives, pour y rétablir la paix, quoique dite ou fasse pour l'empêcher, celui qui régne à Buenos Ayres.....

Beaucoup de nos abonnés, nous ayant témoigné le désir, d'avoir en leur idiome naturel, pour les conserver par devers eux, ces belles pages du *Moniteur*, dont le *Comercio del Plata* a donné ces jours derniers, une excellente traduction, nous nous empressons de les satisfaire. A dater de ce jour, le *Patriote Français* reproduira textuellement, la séance de l'Assemblée, d'après la feuille officielle.

ASSEMBLEE NATIONALE.

PRESIDENCE DE M. A. MARRAST.

Séance du 30 avril.

Discussion relative à la demande d'un crédit pour le payement du subside consenti en faveur de Montevideo.

Le citoyen président.—L'ordre du jour appelle la délibération de l'Assemblée sur le projet de loi tendant à accorder à M. le ministre des affaires étrangères un crédit de 640,000 fr. pour le payement du subside consenti en faveur du gouvernement oriental de Montevideo.

M. Sauvage Barthélémy, rapporteur, à la parole.

Le citoyen Sauvage Barthélémy, rapporteur. Messieurs, le comité des finances, afin de presser la solution de l'affaire de Montevideo et de Buenos Ayres, qui dure depuis si longtemps, a proposé à l'Assemblée de décider que le subside, qui a été consenti en faveur de Montevideo, devrait cesser le 15 juillet prochain.

Le comité d'accord avec M. le ministre des affaires étrangères, propose le 1er septembre. S'il y a discussion, c'est donc sur cette date que la discussion devra porter.

Le citoyen Hubert Delisle.—Messieurs, je crois qu'il est très difficile, à l'époque où nous sommes de la session, de traiter complètement cette grande question de Montevideo. Pour ma part, je me contenterai, pour ainsi dire, de la poser et de l'indiquer à l'Assemblée; elle avisera.

Messieurs, c'est sans contredit la page la plus triste de toutes nos annales diplomatiques. Nous sommes allés dans le Rio de la Plata pour venger nos nationaux; ils sont aujourd'hui poursuivis, renfermés dans une ville et exposés à essuyer toutes les brutalités de barbares. Nous allions pour sauvegarder notre commerce, et pendant dix ans notre diplomatie en est arrivée à voir le commerce s'anéantir, lorsqu'il avait grandi dans des proportions gigantesques pendant quelques années seulement. Enfin, nous voulions aussi sauvegarder la République Orientale; elle est pour ainsi dire tout occupée aujourd'hui par les forces de Rosas. Un seul point résiste, c'est Montevideo. Voilà ce qu'a fait la diplomatie, ce qu'elle a fait pendant dix ans. Combien a-t-elle coûté cette négociation? Je n'en sais rien. Peut-être 25 millions à la France, peut-être plus. Et aujourd'hui, dans quelle situation sommes nous? Nous sommes obligés d'entretenir des forces assez considérables, et je suis convaincu que les forces, le subside et le secours accordés à nos nationaux s'élèvent à une somme de 5 millions tous les ans. Notre commerce est abandonné; la République Orientale est envahie; nos nationaux sont placés sous le coup d'un danger constant, et nous donnons encore tous les ans 5 millions.

Je crois qu'il est temps de sortir de cette situation: on ne peut plus vivre sous de telles appréhensions pour des

concitoyens exposés à d'indignes traitements; vous même, vous ne pouvez pas laisser le trésor grêvé d'une somme aussi considérable.

Comment faire cesser cette situation? Est-ce par la diplomatie? Mais la diplomatie a épuisé toutes ses ressources. Souvenez-vous de tout ce qui s'est fait: les négociations de M. de Lurde et de M. Deffaudis, le traité de 1840 de M. de Mackau, la mission de M. Walewski, la mission de M. Gros, n'ont abouti à aucun résultat, si ce n'est à grever le trésor comme je vous le disais.

Maintenant il faut absolument sortir de cette situation. Comment en sortir? La diplomatie vous est complètement fermée; il faut renoncer à ces supplications constantes vis à vis d'un homme qui n'est pas à la hauteur des civilisations européennes; il ne faut pas envoyer toujours frapper à cette porte, qui se ferme incessamment devant nous avec les accents d'une brutalité qui répugne à l'honneur national.

Le citoyen Leremboure.—C'est une honte pour nous.

Le citoyen Hubert Delisle.—Aujourd'hui donc, messieurs il n'y a que deux moyens, et vous avez à choisir, et je termine par ces seuls mots. Vous devez, ou bien prescrire immédiatement l'abandon de Montevideo; il faut que vous proclamiez qu'à l'instant nos flottes doivent appareiller, que les soldats de Rosas, qui sont sous le commandement d'Orive et autour de Montevideo, y entrent immédiatement et fassent le sac de la ville, égorgent nos concitoyens: il faut aussi que vous abandonniez toute sorte d'avenir politique et commercial dans cette région de la Plata.

Ou bien, messieurs, il faut ordonner immédiatement des mesures énergiques, des mesures fermes qui amènent une solution, prompte, incontestable, en un mot faire l'expédition.

Mais vous ne pouvez plus vivre dans une situation d'incertitude, M. le ministre lui-même doit parfaitement le comprendre. Compliquer notre situation de nouvelles négociations serait une puérilité. Chercher à amener Rosas à nos conditions serait vouloir une impossibilité ou une imprudence.

Je demande que la question soit posée nettement, que vous la tranchiez nettement, car il y a trop longtemps que le doute plane sur cette population, et compromet tous nos nationaux qui se trouvent les armes à la main en face de Rosas. Il faut que vous tranchiez la question, afin que, cette question une fois tranchée, nous n'ayons plus à y revenir. (Très bien !)

Mais examinez bien avant d'abandonner cette population, avant de renoncer à toute relation commerciale, avant de retirer votre flotte de ces régions, examinez bien, et si vous apercevez d'une manière bien directe les intérêts permanents du pays, son honneur, je suis convaincu que vous ne reculerez pas devant cette expédition; car elle vous coûtera toujours moins cher que les 5 millions que vous versez tous les ans en pure perte; que dis je, en pure perte? au détriment même de l'honneur national.

Ce sont mes conclusions. Je verrai quelles seront les explications que M. le ministre pourra fournir. (Très bien !)

Le Citoyen Président.—Je consulte l'Assemblée pour savoir si elle veut passer à la discussion des articles.

Le Citoyen Gerdy.—Je demande la parole.

Le Citoyen Président.—Sur les articles?

Le Citoyen Gerdy.—Sur la discussion générale.

Le Citoyen Président.—Vous avez la parole.

Le Citoyen Gerdy.—Messieurs, la France et l'Europe elle-même ont un très grand intérêt à mettre un terme à l'affaire de la Plata.

Les subsides que le Gouvernement demande, et le refus des subsides à partir du mois d'août qui est proposé par la commission, sont deux propositions que nous ne devons accepter, ni l'une ni l'autre. Pour en bien juger, il est important de se rappeler le passé de l'affaire de la Plata: je le rappellerai donc en quelques mots, afin que les membres de cette Assemblée qui ne se seraient pas occupés soient parfaitement au courant de l'affaire.

Depuis le moment où les provinces espagnoles du Rio de la Plata, qui formaient la vice royaute de la Plata sous l'ancien gouvernement espagnol, se sont émancipées, on peut dire que l'anarchie a régné à peu près constamment dans ce malheureux pays jusqu'en 1826 où il commença à s'organiser. L'anarchie a régné par deux causes différentes: la première de ces causes, c'est que, les liens qui unissaient les différentes provinces à la vice royaute de la Plata étant rompus, aucune des provinces ne voulut obéir à Buenos Ayres qui était la capitale. De plus, des prétentions s'élèverent dans les campagnes en opposition avec celles des villes, et particulièrement avec celles de Buenos Ayres. Les uns voulaient un gouvernement qu'ils

appelaient le gouvernement *unitaire*, qui aurait siège à Buenos Ayres, l'ancienne capitale; les autres, au contraire, voulaient un gouvernement *fédéral*. C'étaient des habitants de différentes provinces où l'ambition des chefs voulait absolument obtenir une autorité quelconque. Les chefs des campagnes étaient donc toujours en opposition avec ceux de la ville, et particulièrement avec Buenos Ayres.

Néanmoins, en 1826, le Brésil ayant voulu s'emparer définitivement de Montevideo et de la province de l'Uruguay qu'il avait possédée à plusieurs époques, Buenos Ayres crut devoir intervenir par la guerre, pour constituer le gouvernement d'une manière plus solide, Ribadavia fut chargé de constituer le pays; il fut même nommé président; mais, au bout de très peu de temps, il fut obligé d'abandonner la présidence parce que les fédéraux de la campagne se réunirent contre lui. Peu après, ont vit arriver de Montevideo et de l'Uruguay le général Lavalle qui venaient d'y traiter de la paix. En effet, le Brésil, sous l'influence de l'Angleterre, et Buenos Ayres étaient entendus à traiter définitivement. Quelle avait été cette paix? Le Brésil abandonnait toutes ses prétentions du côté de Montevideo et de la province de l'Uruguay, et Buenos Ayres abandonnait également les siennes. Il fut convenu, sous le patronage de l'Angleterre, que Montevideo et l'Uruguay n'appartiendraient ni au Brésil ni à Buenos Ayres, que cette province, intermédiaire à l'un et à l'autre des deux Etats, resterait parfaitement indépendante de l'un et de l'autre.

Les choses étaient ainsi arrangées quand un Estanciero, plus capable que les autres et surtout plus ambitieux, vint assiéger le général Lavalle dans Buenos Ayres, il le renversa et s'empara du pouvoir par la violence. Cet Estanciero était un homme plus éminent que les autres et par ses qualités physiques et par ses qualités morales; c'était ce qu'on appelle dans le pays un homme à prestige, qui entraînait les populations de la campagne sur ses pas. Cet homme était Rosas. Rosas devint donc ainsi le gouverneur de la Plata; mais bientôt, poussé par l'ambition, il cherche à s'emparer du pouvoir absolu. Ne pouvant y parvenir, il céda la présidence à Balcarce et se mit à la tête de l'armée dans la campagne, puis il envoie ses bandes armées dans Buenos Ayres, y porte la terreur et le désordre pour se faire offrir la présidence. Alors il n'accepte le pouvoir absolu que pour cinq ans, et le garde indéfiniment, contrairement aux lois du pays.

(Continuera au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES.

(Extraits du Journal du Havre, du 27 avril.)

AFFAIRES DE LA PLATA.

Par le navire *Sirène*, capitaine Audoire, arrivant de Montevideo, et qui vient d'entrer à la marée, nous avons des nouvelles de la Plata jusqu'à la date du 26 février.

Nous extrayons, du rapport du capitaine Audoire, le passage suivant, qui retrace, sous de bien tristes couleurs, la situation de Montevideo, et fait, de nouveau, ressortir l'urgence d'une décision énergique que nous n'avons cessé de recommander au gouvernement, dans l'intérêt de nos infortunés compatriotes des bords de la Plata.

« Nos malheureux compatriotes, qui n'ont pas encore pu fixer leur domicile depuis six ans, sont obligés de dépenser les économies qu'ils ont faites pendant quelques mois, pour passer d'une ville à l'autre, suivant les fluctuations de la politique.

« On ne savait rien encore au sujet de la mission Le Prédour, mais l'opinion générale était, qu'il ne ferait rien ou du moins rien de durable. On conservait encore un rayon d'espérance d'intervention armée, pour sauver l'indépendance de Montevideo, qui se trouve gravement compromise; on peut la considérer comme suspendue au subside accordé par la France.

« Les marins de l'escadre française étaient toujours à terre, et cela rassurait les habitants qui, quoique habitués aux guerillas quotidiennes, n'en craignaient pas moins quelque attaque des assiégeants. Le moral de la légion étrangère était toujours ferme. »

Avant-hier, dans la rue Mazarine, un homme, dont la physionomie portait les traces d'une anxiété profonde, s'adressa à un commissionnaire: « N'avez-vous pas trouvé, sur votre chemin, un porte feuille contenant cent billets de banque, attachés avec une épingle? Je les ai égarés en sortant de l'Institut; je suis un homme perdu. — Pas encore, répliqua l'honnête commissionnaire. » En disant ces mots, il présentait le portefeuille qu'il venait de ramasser. L'inconnu lui donna un billet de 500 fr., et,

comme il devait sa redingote pour remplacer son portefeuille, le commissionnaire vit une veste galonnée, et, repoussant le billet, il dit: « Merci, je ne veux pas de votre argent: de domestique à homme de peine, il n'y a que la main. Si vous me parlez de boire un verre de vin, à la bonne heure! » Ce qui fut dit fut fait. Cet honnête ouvrier se tient ordinairement rue Dauphine, et se nomme Morand.

ARMEE DES ALPES.

Le 27 avril, le maréchal commandant l'armée des Alpes a réuni au Grand Camp la division d'infanterie cantonnée à Lyon et dans les villages environnans. A midi, quatorze bataillons, dont trois de chasseurs de Vincennes et onze de ligne, étaient massés à l'extrémité nord ouest du bois de la Tête d'Or. Cachés par les arbres et les plis de terrain, ces hommes paraissaient si peu que les curieux se demandaient si la revue à laquelle ils venaient assister n'était pas une mystification, quand tout à coup au commandement du général, tout s'est ébranlé; les chasseurs se déployant en bataille parallèle, au cours du Rhône, l'infanterie marchant en colonne en arrière pour se former sur la même ligne au fur et à mesure que ses compagnies s'élevaient. Rien de beau comme ce coup d'œil sur une plaine unie et fraîche de verdure, par un soleil splendide.

A voir cette ligne de chasseurs, à l'uniforme sévère, opposée à cette infanterie, avec son uniforme éclatant, qui marchait au pas accéléré d'abord, puis au pas de course, pour se former successivement en ligne; à voir cette masse de 10,000 hommes envahir la prairie déserte et s'y développer dans un ordre parfait, on aurait dit le bouquet d'un feu d'artifice.

La troupe n'a pas fait d'autre manœuvre que celle du campement. A quelques pas de faisceaux, et comme par enchantement, on a vu s'élever une foule de tentes sous lesquelles le soldat en campagne peut trouver un abri suffisant; en vingt-cinq minutes, cette opération était terminée. Pour lever le camp; plier les bagages et se mettre sous les armes, il n'a fallu plus de dix minutes; puis les troupes se sont formées en colonnes, et chaque régiment, musique en tête, a repris la route de ses cantonnements. On ne se lassait pas d'admirer la tenue et la régularité des manœuvres de nos braves bataillons.



Après la mémorable séance du 30 avril, où a été soumise la question de la Plata à l'Assemblée Nationale, le ministre de la marine a immédiatement donné l'ordre à un vapeur de guerre de se tenir prêt à partir pour la Plata. On l'attend tous les jours. Il sera porteur de la résolution prise par le gouvernement et d'instructions pour les agents français.

Le service divin qui a eu lieu dimanche dernier 8 courant, à l'église de la Matrice, avait pour objet de fêter Notre Dame dell'Orco, vierge à qui la tradition religieuse attribue un grand nombre de miracles opérés en Italie.

Nous sommes instruits que dans quelques temps il sera célébré dans la même église un service funèbre à la mémoire des illustres victimes de l'indépendance italienne qui ont péri dans les dernières batailles, et particulièrement dans celle de Novarre. Cette pieuse et patriotique idée ne peut manquer d'obtenir les sympathies de tous les citoyens européens de Montevideo, quel que soit leur religion et leur nationalité.



MARINE.

ENTREES DU 10 JUILLET.

De cette le 17 avril, brick français *Louise*, capitaine Fabreguette, à Duplessis, suite pour Buenos Ayres.

Remate.

POR S. PLANE Y GOYENECHE.

En su casa calle del 25 de Mayo número 298.

Hoy Miércoles 11 del presente, a las 11 en punto de la mañana, tendrá lugar la venta al mejor postor del variado surtido de mercaderías, cuyo pormenor es el siguiente—

Pañó francés negro fino, idem azul ordinario, sarga de Málaga, casimir negro, raso negro de seda para chalecos, terciopelo negro, cortes de pantalon de casimir, idem de chalecos de terciopelo, pantalones de paño y de casimir, chalecos de seda, fraques, levitas y chaquetas de paño averiadas, una cantidad de chaperas inglesas averiadas, camisas blancas de madras, alfombras trip de lana, sombreros de fielpa de seda, fielpa de idem para idem, cuadros, espejos, relojes de sobre mesa, armarios, comodas, sillas y otros muchos muebles que estarán a la vista.

AVIS ESSENTIEL.

La redaction du PATRIOTE FRANÇAIS, prie les personnes qui auraient des articles à adresser au journal, de vouloir bien faire remettre leurs copies à l'impremerie rue Perez Castellanos n. 162, au plus tard, le mardi, jeudi et Samedis avant midi, saute de quoi l'insertion pourrait être remise au numéro suivant.

AVIS DIVERS.

Collège Français

Dirigé par M. PUYFOURCAT.

Le Directeur a l'honneur de soumettre à la connaissance de la population française de cette capitale, les débuts de l'établissement qu'il vient de former, ses services importans sous le rapport de l'instruction, et les soins assidus, qu'il ne cesse de prodiguer aux enfans qui lui sont confiés, et que sa delicatesse ne s'aurait dementir un seul instant.

Encouragé par des personnes respectables et éclairées, les sacrifices qu'elles s'imposent pour faciliter l'éducation des enfans de la classe pauvre, ajoutent un nouveau prix à leur dévouement, dans un moment où la position des pères de famille est si critique.

Le Directeur, jaloux de son coté de mériter cet encouragement et leur estime, reunira tous ses efforts et son zèle, pour leur prouver à tous, qu'il ne cherche pas à tromper vainement leur confiance. Aussi, eu égard à toutes ces considerations, il n'a pas reculé à la vue des dépenses qu'il a dû faire, pour se procurer une maison commode et agréable, située dans un des quartiers le plus sain de cette ville, que l'on peut citer comme le centre de la population française.

Connaissant tout le poids de son entreprise, et vu le bon nombre d'élèves qu'il possède déjà, il s'est adjoint un professeur dont la bonne éducation, et la moralité déjà connus doivent nous faire concevoir à tous les plus heureuses espérances, pour l'avancement des jeunes élèves, et dont le zèle et le dévouement tendront enfin à remplir tous les devoirs les plus sacrés des parents envers leurs enfans, leur éducation morale, le développement de leur intelligence, et les soins de toute espèce que la nature leur impose.

Enfin, le Directeur, voulant donner au public, et aux pères de famille, une entière connaissance des progrès que les enfans auront obtenu à ses classes, à l'honneur de prévenir que, le 1er mai prochain, aura lieu un examen général, accompagné d'une distribution solennelle de PRIX, à l'usage des collèges de France.

BRANCHES D'ENSEIGNEMENT.

Classes mineures.

Principes de lecture.

Récitation.

Grammaire élémentaire avec explication.

Géographie id. id.

Arithmétique id. id.

Catéchisme.

Batarde.

Coulée.

Anglaise.

Ronde.

Gothique.

Classes majeures.

Doctrine Chrétienne.

Géographie.

Cosmographie.

Mythologie.

Analyse grammaticale et logique.

Arithmétique commerciale.

Sainte.

Ancienne.

Moderne.

Romaine.

De France.

Tenue de livres partie double et partie simple.

Latin.

Grec.

LEÇONS D'AGREMENT.

Dessein et musique.

Nota.—Les pères de famille qui pour éviter de la fatigue à leurs enfans voudraient les laisser toute la journée à l'établissement, n'auront qu'à leur donner le nécessaire le matin en partant, et venir s'entendre avec le Directeur à cet effet, rue du Paraná n. 20.

Aux amateurs
DE LA PROPRETÉ.

Savon à détacher de la composition du sieur Robert, chimiste de Paris.

Les seuls dépôts établis à Montevideo sont chez MM.

Henri Fontana rue de la Convention n. 145 et 147, esquina du Lion d'Or.

Dandy, pharmacie du Lion d'Or, hors le marché.

Manuel Rey, rue 25 de Mayo n. 228, cerca de la Libreria de Hernandez.

LA
CONSTITUTION
DE LA

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

Promulguée par l'Assemblée Nationale le 12 novembre 1848.

Brochure in 32

Se vend au l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue Perez Castellanos n. 162.

Baratillo

En el de la bandera del Congo, calle del Cerro frente al n. 143.

Siempre deseoso su director de llamar a sus marchantes siempre que está cierto de bue saldrán satisfechos, les avisa que ha sacado carne de chancho fresca riquísima a 3 vintenes la libra, y por arroba a 12 rs., charque fresco de primera calidad a 70 reis libra, carne salada 30 reis id, tocino del pais 110 reis id, y del Brasil 60 y 80 reis id, lenguas de la mejor calidad 60 reis una y por docenas 7 reales, vino superior 60 reis cuarta carion y Burdeos, id. añejo 80 reis, grasa de vaca y chancho 110 reis libra, id, mas superior un poco mas cara, yerba paraguaya 200 y 240 reis libra, id. rica misionera 60 reis libra, azucar rubia 50 reis libra, id. seca terciado 60 id id, y 80 id id, bahiana 100 y refinada de primera 6 vintenes, aguardiente de quemar, aceite riquísimo, quesos de Holanda, de Cerdeña y del pais, fariña, maiz, arroz, harina, porotos, sideos, nueces, pasta fina, ticholos, palitos americanos, tabaco picado superior y regular, escobas, plumeros, almidon, azul, jabon, zapatos de hombre, suecos para señoritas, rapé del mas fresco del Brasil y otras clases, té perla, negro y verde, café aceite de alumbrar, y otros muchos artículos que encontrarán los que vengan; todos sumamente baratos, hay a mas aceitunas en frascos muy ricas a 80 reis el frasco.

A vendre

A TRES BON COMPTE.

Sous carbonate de soude et blanc d'Espagne de 1ères qualité, à l'usage de Messieurs les Pharmaciens, Peintres, fabricants de savon, de chandelles, etc. etc. S'adresser au bureau du journal.

DENTISTE.

Napoleon Aubanel, déjà connu à Montevideo, où il exerce sa profession depuis plusieurs années, a l'honneur d'annoncer à ses habitants qu'il a transféré son domicile dans le logement qu'occupait le défunt Frederic Vanisghen.

On trouve chez lui un grand assortiment de dents naturelles idem de composition dite incorruptibles et tout ce qui concerne sa profession.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, le trouveront chez lui depuis

huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi.—Il se transportera aussi à domicile.

Il offre aux indigents ses soins gratuitement depuis midi jusqu'à deux heures.

Rue des Missions, n. 118.

Chambres garnies

A LOUER.

Au jour et au mois. S'adresser à M. Auguste, ancien cuisinier de l'hôpital, rue Buenos Ayres n. 215.

Il previent aussi qu'il a un dépôt de meubles à vendre.

Retratos

CON COLORES AL DAGUERREOTIPO

Amadeo Gras, retratista al óleo, tiene el honor de avisar al público, que, de paso en esta ciudad, se quedará un mes, solamente para satisfacer a las numerosas personas que le han hablado por sus retratos. Todos los días desde las 10 hasta las 3 de la tarde, calle de Ituzaingo n. 181, de la Matriz la cuadra que sigue al sur.

Importante à tous.

Agua de Colonia y agua sedativa del Dr. Raspail, esencia de anís, ginebra, canela y clavel, tinta negra y azul muy fina, lacre punzón y negro de superior calidad, soda purgante y de refresco, esencia coronada y Gratia probatum, aceite de oso y de otras clases para el pelo de superior calidad, líquido eficaz para curar los sabañones del Dr. A. Cooper, garantido, jabón vegetal para sacar manchas en paño cualquiera que sea, Elixir de Guillen, vino de zarza-parilla del Dr. Albert. Todos estos renglones se encontrarán y otros muchos de la misma clase en la Drogería del Aguila Dorada, calle del Sarandí n. 222.

Gants et cravattes

Gants de chevreau de couleur pour hommes et pour dames; un riche assortiment de cravattes nouvelles et de parfumerie fine. En vente chez F. Martin, coiffeur, rue du 25 mai n. 251, maison du consul italien.

AVISO A LOS AFICIONADOS

A LA
LENGUA CASTELLANA.
NUEVA GRAMATICA ESPAÑOLA.

Sobre un plan muy metódico, con un tratado de la ortografía moderna, según la academia española, y otro de la sintaxis con ejercicios de análisis gramatical y lógica; 1 vol. en 8.º — precio 12 reales. En la librería de D. Jaime Hernandez y en la Nueva calle del 25 de Mayo.

Hamard, coiffeur, rue du 25 de mai, n. 129 a l'honneur de prévenir les elegants de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût qu'il vendra au plus juste prix.